

pouvait donner à la classe ouvrière, appelée constamment, comme dans les premières années, aux débats politiques élevés, cette force de pression capable de faire contrepois à la bureaucratie et d'empêcher celle-ci de se détacher de la réalité du pays. C'est sur cette période que doit se baser l'analyse historico-politique avec une correction radicale du jugement politique qui en a été donné. »

« Si une telle analyse conduit aux constatations susmentionnées, la référence à Trotsky est inévitable puisque celui-ci avait justement vu dans la liquidation des oppositions les racines de la dégénérescence ultérieure... Il me semble que dans le Parti communiste italien, et avec une urgence beaucoup plus grande qu'en 1956, il faut mettre l'accent sur la nécessité de corriger avant tout la solidarité à tout prix avec la politique de l'Union soviétique, quelque soit le groupe dirigeant qui ait le pouvoir. Un tel type de solidarité acritique est le pire service qu'on puisse rendre aux communistes soviétiques, de même que le pire service qui leur fut rendu fut la solidarité et la complicité des dirigeants occidentaux de la Troisième Internationale avec les crimes de l'époque stalinienne et avec la diffusion catastrophique du culte de la personnalité qui s'ensuivit... »

On comprend qu'une pareille position, si parfaitement conséquente, soit inacceptable pour Thorez, et autres pareils complices de Staline.

Les pourparlers secrets de sommet, les longues négociations pour enfermer les idées dans des limites étroites ont débouché sur un chaos de divergences où les tendances sont représentées par des partis entiers. Le fruit de trente ans de monolithisme intellectuel, de dogmatisme intransigeant aboutissent à ce tableau : une ligne russe, une ligne chinoise(et albanaise), une ligne polonaise, une ligne — et même plusieurs — italienne, sans oublier la ligne yougoslave qu'il faudra bien réadmettre dans la famille communiste, et une ligne cubaine prudemment tenue en marge de la discussion officielle.

Sans doute en oublions-nous.

FAUSSES TENDANCES ET PETITS MONOLITHISMES

Ne voilà-t-il pas de quoi satisfaire les partisans du droit de tendance? Ces lignes de partis n'expriment-elles pas des réalités « nationales » diverses? N'est-ce pas la manifestation d'un état nouveau atteint par le développement communisme mondial, une étape nécessaire de son développement? N'est-ce pas la forme, fournie par la réalité même, de la discussion internationale aujourd'hui?

Ceux qui peuvent se satisfaire de cette sorte d'explication sont de la race des Candides qui vont de catastrophe en catastrophe en proclamant toujours que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes communistes possibles.

En fait, ces lignes « nationales » ne sont pas le produit de discussions démocratiques dans le cadre de chaque parti, mais la plate-forme choisie par chaque direction pour des raisons pratiques ou diplomatiques et qui est imposée à la base par les vieux procédés d'autorité. (L'Italie seule offrant une situation différente où la direction du P.C. doit accepter un affrontement d'idées.)

Pourrait-on penser, d'ailleurs, que les communistes sont partout dans le monde assez chauvins et suivistes pour qu'à l'unanimité, sans exception, ils adoptent après étude et débat des diverses positions ayant cours dans le mouvement mondial, la position de leur direction nationale?

Le seul exemple français nous montre bien qu'il n'en est rien. Tout récemment, les khrouchtchéviens ne dénonçaient-ils pas anonymement des pro-chinois et pro-albanais prétendus (1)? Le droit de se prononcer en accord avec les Chinois ou les Albanais est inexistant. Le droit de con-

tester que Thorez soit un représentant fidèle de la ligne khrouchtchéviennne n'est même pas concevable à l'intérieur du P.C.F. La violence des attaques de Thorez contre les membres de la Jeunesse Communiste italienne (dont il a truqué les citations) montre le sort que l'on réserve à qui se prononcera en accord avec eux : le sort réservé hier aux militants qui n'acceptaient pas de voir en les communistes yougoslaves des fascistes.

Au vrai, ces pseudo-tendances nationales sont de petits monolithisme locaux, elles supposent l'infaillibilité à l'égard de leur propre parti de chaque leader national. Plus que les bouquets d'anniversaires, l'acceptation de ces souverainetés idéologiques manifestent dans son essence le culte de la personnalité.

LE PRIX DU MONOLITHISME

La répression de l'exercice du droit de tendance a permis les crimes du stalinisme. Kadar en a donné la plus compétente et la plus terrible confirmation en déclarant: « Si Rakosi et sa clique n'avaient pas instauré dans notre pays une politique sectaire et dogmatique, s'ils n'avaient pas miné par leur despotisme la force du parti et du régime, Imré Nagy et son groupe révisionniste n'auraient jamais pu provoquer la contre-révolution en Hongrie. »

Laissons à Kadar la responsabilité de sa conclusion. Ses aveux n'en montrent pas moins clairement deux choses :

1. Pour maintenir le monolithisme idéologique du parti, interprété comme la condition première de la progression communiste, il a fallu réprimer au prix des plus grands crimes. Là où le parti avait le pouvoir cela a mené jusqu'aux meurtres et jusqu'aux massacres des travailleurs et des communistes. Ailleurs les exclusions assorties de campagnes de calomnies ont été souvent des meurtres intellectuels : pensons, par exemple et pour ne pas remonter plus loin, au cas de Marty.

2. Les mauvais moyens ne mènent pas aux fins par lesquelles on prétend les justifier. Le communisme n'a pas été renforcé par le monolithisme, au contraire. Des centaines de milliers d'ouvriers dans le monde ne sont retenus d'adhérer au communisme que par la crainte de voir s'élever au-dessus d'eux des Rakosi qui les traitent comme l'ont été les ouvriers hongrois, des Staline qui les traitent comme les ouvriers opposants furent traités en Russie.

Alors, c'est bien pour cela qu'il ne fallait pas le dire, concluent les cyniques. Croient-ils que Khrouchtchev a parlé de bon cœur? Cela aussi fait parti du prix du monolithisme.

Mais comme Edgar Faure l'a fait remarquer pour modérer la satisfaction des bourgeois qui se réjouissent de voir le mouvement communiste en crise : « La tactique suivie par Khrouchtchev et ses partisans aura donc peut-être été plus profitable que nuisible à leur doctrine politique, car ils auront pu la dégager de l'ensemble d'un passif que, malgré toutes les négations ou déformations systématiques, l'on ne pouvait dissimuler entièrement. »

Un essor nouveau et de plus vaste ampleur que jamais vu exige un nouveau régime intérieur des partis communistes, condition de nouveaux rapports avec les masses et preuve d'une rupture totale avec le passé stalinien. Un tel régime de libre affrontement des idées mettrait d'ailleurs fin aux innombrables lignes « nationales » actuelles pour laisser place dans l'ensemble des partis aux deux ou trois grandes conceptions possibles de l'action communiste, qui se préciseraient et s'enrichiraient ainsi en perdant la violence que donne aux lignes nationales leur appui sur des appareils d'Etat.

L'exemple du Parti italien, le seul où une discussion libre se déroule actuellement, est à cet égard démonstratif : la violence et la mauvaise foi n'y ont été apportées jusqu'ici que par l'intervention... de Maurice Thorez.

M. DERVAL.

(1) Voir le supplément à la « Vérité des Travailleurs », n° 116.